

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

9 septembre – 31 décembre | 44^e édition



DOSSIER DE PRESSE HANNA SCHYGULLA ETEL ADNAN

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com

HANNA SCHYGULLA ETEL ADNAN

Entre guerre et paix

Entre guerre et paix

Hanna Schygulla rencontre Etel Adnan

MAISON DE LA POÉSIE

Mar. 6 octobre 20h

10€ // Abonnement 5€

Production, Jan Ritsema/Antre2 // Coréalisation Maison de la Poésie ; Festival d'Automne à Paris

Sur la scène de la Maison de la Poésie, la poète, essayiste, romancière et peintre Etel Adnan et l'actrice Hanna Schygulla croisent leurs souvenirs. Toutes deux appartiennent à la génération de la Seconde Guerre mondiale : la première était à Beyrouth et voyait défiler les chefs des armées qui mettaient le monde en pièces, tandis que la seconde a fait partie de ces millions de réfugiés allemands qui, devant l'avancée des troupes soviétiques, ont dû quitter les régions dont ils étaient originaires. Cette rencontre, tissée par leurs récits et ponctuée par des vidéos et des lectures, déroule le fil de l'histoire de la seconde moitié du XX^e siècle. Une histoire aussi bien meurtrie par les conflits que par une aspiration à la paix. Etel Adnan qui dit "peindre pour célébrer et écrire pour résister" a, pendant un temps, refusé d'écrire en français par solidarité envers le mouvement d'indépendance algérien ; ses premiers poèmes en anglais témoignent, quant à eux, de son engagement contre la guerre au Vietnam. Contrainte de quitter le Liban à cause de la guerre civile qui éclate en 1975, elle publie *Sitt Marie Rose*, un roman en hommage à une femme assassinée pour avoir brisé les logiques partisans. Actrice fétiche de Fassbinder, Hanna Schygulla a vécu les séquelles de la guerre et a interrogé, au fil des films dans lesquels elle a joué mais aussi à travers ses propres créations, la façon dont les conflits se poursuivent encore en chacun de nous, alors même que les combats ont cessé. Chargées de tout leur vécu, ces deux personnes échangent avec spontanéité et liberté autour des grandes questions qui ont façonné leurs biographies.

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Carole Willemot

01 53 45 17 13

Maison de la Poésie

Agence Anne et Arnaud

Anne Vaudoyer

06 63 04 00 62

Arnaud Labory

06 22 53 05 98

ENTRETIEN

HANNA SCHYGULLA ET ETEL ADNAN

D'où est né le désir de faire quelque chose ensemble ?

Etel Adnan : Il y a une quinzaine d'années, j'avais un ami américain qui voulait faire un film documentaire et qui m'a demandé un sujet. Cela m'est venu spontanément et je lui ai dit que j'aimerais interviewer des gens sur la notion d'après-guerre en Europe. Parmi les personnes que j'avais choisies, il y avait notamment Hanna Schygulla. Je l'avais vu jouer dans le film de Volker Schlöndorff, *Le Faussaire*, qui se passe à Beyrouth. Elle est exceptionnelle dans ce film. Elle joue le rôle d'une femme ordinaire, une allemande qui vit avec un libanais. Elle a un naturel incroyable. Il y a des grandes stars, qui sont tellement de grandes artistes que l'on oublie qu'elles sont stars. Et dans ce film, Hanna Schygulla ne joue pas à la star. J'ai donc pensé à elle et je suis allée la voir. Elle n'a pas aimé le film que cet homme avait déjà fait. Et elle m'a dit qu'elle ne voulait pas travailler avec lui, à moins que je fasse moi-même le film. Mais ce n'était pas mon projet.

Hanna Schygulla : Oui, c'est vrai, j'ai décliné. Mais ensuite, je me suis renseignée sur la biographie d'Etel, j'ai découvert son œuvre et je me suis aperçue qu'elle a toujours été au carrefour des tensions et des guerres qui éclatent dans le monde. J'ai eu l'impression qu'un jour, on pourrait peut-être faire quelque chose ensemble. Puis, on m'a proposé de participer à un colloque et de présenter le personnage d'Etel Adnan. Le thème de ce colloque parlait de l'état du monde et des guerres. J'avais présenté quelque chose autour de ce sujet, m'inspirant des lectures et du contact que j'avais pu avoir avec elle. De la même manière qu'Etel se préoccupe du monde quand elle écrit, elle rejoint les forces créatrices quand elle peint. Cela m'a beaucoup intéressée. C'est ainsi qu'est née l'idée de ce projet.

Qu'est-ce qui vous a marquée dans l'œuvre d'Etel Adnan ?

Hanna Schygulla : D'une part, la précision de certaines observations et d'autre part, quelque chose qui, tout d'un coup, englobe le détail et fait voir quelque chose de total. Il y a un souffle de poésie dans ses écrits, propres aux grands chants comme la *Chanson de Roland* à une autre époque. On sent dans ses poèmes le souffle de quelque chose qui s'étale, comme quand on est habité par des courants. Elle a d'autre part des réflexions très terre à terre. Dans *Au Cœur du Cœur d'un autre pays*, elle parle du fait de vivre en état de guerre. Elle vivait en Californie, dans cet endroit près du mont Tamalpais et de la mer, auquel elle était très attachée. Et elle décrit comment, alors qu'elle ouvrait son frigidaire pour sortir du fromage, de la confiture et un citron, elle a entendu que les Américains ont envahi l'Irak. Tout ça l'a profondément révoltée. Et elle a commencé à ressentir une double-conscience dans tout ce qu'elle fait : elle regarde un bout de ciel, voit un nuage et pense que là-bas, il y a peut-être un avion qui lâche des bombes. Ce sont trente pages qui sont trempées de détails. Tous ces pas qu'elle fait quotidiennement deviennent autre chose. Mais il y

a aussi des choses drôles parfois, car elle a un grand sens de l'humour.

En regardant vos biographies, j'y ai vu des points communs car vous avez été toutes les deux marquées par vos parents qui ont perdu le monde dans lequel ils vivaient. Quelle est votre expérience de la guerre ?

Etel Adnan : La guerre a d'abord touché nos familles. Ma mère était grecque de la ville de Smyrne, qui a brûlé en 1922. Mon père était officier de l'Empire Ottoman. À 38 ans il n'avait plus de raisons d'être : l'Empire s'était effondré. Depuis, Beyrouth est sans arrêt en guerre. On est toutes deux de la génération de l'après Seconde Guerre Mondiale. J'ai vécu la Seconde Guerre Mondiale à Beyrouth. Le Liban ne faisait pas directement partie de la guerre, mais les troupes alliées étaient là. Puis, je suis allée étudier à Paris en 1949. L'après-guerre est un temps différent de la guerre. C'est un temps où les gens vivent en fonction de la guerre, tout en sachant que la guerre est finie. Ils sont hantés par elle. Hanna est née en 1943. Elle a vécu les séquelles du conflit. Elle était réfugiée de guerre à trois ans. Elle et sa famille ont vécu dans un compartiment de train. Donc elle a une expérience traumatique de la guerre.

Hanna Schygulla : En même temps, les enfants ont toujours une touche de grâce. Ma génération a joué dans les ruines. Mais l'état d'âme des adultes nous a fait sentir qu'il y avait là une destruction. Il fallait retrouver cette confiance, ce sentiment d'être chez soi. Mais un chez soi qui est plus large que l'intériorité. Je suis une enfant de l'après-guerre et toute notre génération a grandi sous ce signe. Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources. Notre génération a été marquée par un manque de confiance dans la vie. Cela m'a été transmis par mon père qui est rentré de la guerre en disant que la vie ne vaut rien. Chaque enfant naît avec une dose très positive et l'envie de vivre. Mais si vous voyez un être qui est comme un étranger dans la vie, ça vous affecte et ça vous influence. Notre génération a dû se motiver et sauter sur cette ombre immense.

Hanna Schygulla, vous dites que la guerre, c'est aussi celle qui se prolonge en nous. C'est une idée que l'on retrouve dans l'œuvre de Fassbinder. Est-ce un point central dans votre travail ?

Hanna Schygulla : Je pense à la noirceur. À 17 ans, Fassbinder avait écrit un poème « Vom Tod der Lebenden », comment on peut être des morts vivants. La reconstruction extérieure peut se faire très vite, car dès qu'il y a destruction, il y a une activité folle qui se déclenche. En Allemagne, on a parlé de miracle économique. Mais c'était de la poudre aux yeux. On nous a donné l'illusion que la vie était intacte. Mais certaines choses ont été ruinées et ont mis beaucoup plus de temps à se reconstruire dans l'espace des âmes, surtout si on ne fait pas le

deuil. C'est très important de ne pas se distraire tout de suite de la catastrophe qui est arrivée, sans pour autant s'y noyer. Ça prend plus d'une génération, pour que cette noirceur s'estompe. Il y a ce poème de Paul Celan *Schwarze Milch*. C'était un poème écrit pour les juifs qui ont été exterminés. Nous aussi nous avons bu de ce lait noir.

Chez vous, Etel Adnan, il y a cette idée que ce sont les femmes qui portent la mémoire de la guerre. Pourquoi ?

Etel Adnan : Les hommes sont très occupés à se battre ou à suivre des batailles. Ils aiment la guerre. Ils ne la détestent que quand ils sont blessés où ils l'ont perdue. Autrement, c'est vivant, c'est l'action, c'est passionnant de savoir qui va gagner et qui va perdre. Les femmes ont un recul. Il ne faut pas trop simplifier, mais je crois que, plus que les hommes, elles voient les désastres. En général, elles n'écrivent pas cette mémoire. On n'a pas beaucoup de témoignages de guerre écrits par les femmes.

Pour vous, qu'est-ce que c'est la guerre et la paix ?

Etel Adnan : Hanna a fait *Lili Marleen*, avec Fassbinder. Ça, c'est un grand film sur la guerre.

Hanna Schygulla : Je ne sais pas. Je crois que l'on trouve la paix dans la nature car on la prend telle qu'elle est, quand on n'a pas besoin de la changer ou de se mesurer à elle. On se trempe, on se dissout en elle. Ou bien on la contemple. Dès qu'on est dans la compétition, dans le "il faut", on est dans l'intranquillité. Je trouve que la seule chose qui donne une paix, qui n'a pas besoin d'idéologie ou de théorie, c'est quand on fait quelque chose avec amour, quand on peut se donner. On sait que l'on contribue à quelque chose.

Etel Adnan, vous peignez toujours la même montagne, le Mont Tamalpais. Est-ce, de la même manière que Matisse peignait des visages de femmes pendant la Guerre, une façon de résister ? Continuer à peindre la beauté, tout en étant actif par ailleurs ?

Etel Adnan : Comme vous dites, je ne sens pas de culpabilité. Car je trouve que résister, c'est vivre. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est une affirmation de la vie. Matisse, tout en étant conscient des événements comme le prouvent ses lettres, continue à dire : le sourire existe. On peut résister par le beau.

Est-ce que pour vous Hanna Schygulla, être actrice, c'est faire se jouer en vous le conflit entre la guerre et la paix ?

Hanna Schygulla : Quand je joue le conflit, je dois mobiliser les forces de conflit en moi. Mais je me dis : heureusement, ce n'est qu'un film. On travaille quelque chose, mais toute la vie n'est pas affectée par ça. C'est donc un filet de sécurité. Je me souviens d'une photo de Raymond Depardon, qui montrait des enfants qui avaient construit un mur devant le mur de Berlin, du temps de la séparation des deux Allemagnes. Ils jouaient

à la guerre. On doit revivre sous forme de jeu une réalité dans laquelle on respire tous les jours, pour mieux la comprendre, la surmonter et en être maître.

Etel Adnan, vous avez parlé de la tristesse de l'Orient, une tristesse que vous opposez au désespoir de l'Occident. Dans Paris mis à nu, vous avez décrit la capitale française comme enchaînée à sa mélancolie. Quelles distinctions faites-vous entre ces trois termes ?

Etel Adnan : Le désespoir, c'est quelque chose de plus économique, d'historique. C'est lié au sentiment d'avoir un horizon bouché. Je crois que la France ne s'est pas remise à 100% de la perte de son Empire colonial. Il y a cette nostalgie d'une grandeur. Il y a pour moi un manque d'horizon dans la pensée en Occident. La tristesse est plus proche de la mélancolie mais elle ne vient pas des mêmes raisons. Le désespoir de l'Occident est récent : il y a une rage, un étonnement de ne plus être les maîtres du monde. Le racisme vient de là, de cette peur d'être mangé par l'immigration. L'Orient n'a pas cela. À Thessalonique, le problème n'est pas l'immigration, c'est une tristesse de vivre, une nostalgie plus diffuse. Ce n'est pas un enfermement. C'est une mélancolie douce car on ne résiste pas. Ça vient de la culture. Le sentiment de fatalité, pour moi, crée de la tristesse, tout en étant en même temps une consolation. En Orient, on a la conscience que l'on ne peut pas changer certaines réalités. On a une guerre depuis 60 ans. Ici, cela fait 60 ans qu'il n'y a plus de guerre.

Propos recueillis par Marion Siéfert

BIOGRAPHIES

HANNA SCHYGULLA

Hanna Schygulla est née en 1943 en haute Silesie à la frontière allemande polonaise. Avec le grand convoi des réfugiés de l'est, elle arrive en Bavière en 1946 où elle grandit à Munich. Après le bac elle passe une année comme fille au pair à Paris puis entre à l'Université de Munich pour suivre des études en philologie jusqu'à la rencontre avec Rainer Werner Fassbinder dans un cours d'art dramatique.

Elle vit à Paris depuis une trentaine d'années. Elle a participé à une vingtaine de films de Rainer Werner Fassbinder dont : *Effie Briest*, *Le Mariage de Maria Braun*, *Lili Marleen*, *Berlin Alexanderplatz*.

Elle travaille avec d'autres cinéastes allemands : Wim Wenders, Volker Schlöndorff, Margarethe Von Trotta, et également avec d'autres cinéastes européens : Jean-Luc Godard, Michel Deville, Andrzej Wajda, Ettore Scola, Marco Ferreri (Prix d'interprétation au Festival de Cannes 1983), Carlos Saura, Kenneth Branagh, Béla Tarr, Amos Gitai, Fatih Akin, Alexandre Sokourov.

Au théâtre, elle travaille avec Rainer Werner Fassbinder, Peter Stein, George Tabori, Klaus Michael Grüber, Julie Brochen.

Depuis une quinzaine d'années, elle a joué et mis en scène près de 7 spectacles musicaux.

A l'occasion d'une rétrospective Hanna Schygulla au MoMA à New York en 2006, ses films expérimentaux y sont projetés (ils font depuis partie de la collection des films expérimentaux du MoMA).

En 2014 *Traumprotokolle (protocoles de rêve)*, installation/vidéo, est présentée à l'Académie de l'Art de Berlin. La même année, elle publie une autobiographie *Wach auf und träume : die Autobiographie (Réveille-toi et rêve)*, Munich, Schirmer/Mosel.

ETEL ADNAN

Etel Adnan est née en 1925 à Beyrouth au Liban, d'une mère grecque et d'un père haut gradé Ottoman né à Damas. Elle fréquente au Liban plusieurs écoles françaises. Elle étudie ensuite la philosophie à l'Université Paris Sorbonne, et part aux Etats-unis en janvier 1955 pour poursuivre un doctorat en philosophie à Berkeley et Harvard. Par solidarité pour la guerre d'indépendance algérienne, elle commence à se détacher des idées de l'opinion publique française de l'époque et ses intérêts vont vers les arts plastiques. Elle se tourne vers la peinture et commence à écrire des poèmes grâce à sa participation au mouvement des poètes contre la guerre du Vietnam, et devient selon ses termes "une poétesse américaine".

Elle revient à Beyrouth en 1972 et travaille en tant qu'éditeur culturel pour deux quotidiens, *Al Safa* et *L'Orient le Jour*. Elle reste au Liban jusqu'à 1976. En 1977, son roman *Sitt Marie-Rose* est publié à Paris, et gagne le prix France-Pays Arabes. Ce roman est traduit dans dix langues, et a une immense influence dans le domaine de la littérature de guerre. En 1977, elle se réinstalle en Californie, tout en séjournant régulièrement à Paris. A la fin des années 70, elle écrit les textes de deux documentaires réalisés par Jocelyne Saab sur la guerre civile au Liban, diffusés à la télévision française, japonaise, et européenne en général. Nombre de ses poèmes ont été mis en musique par des artistes contemporains comme Tania Leon ou Gavin Bryars. Zad Moultaka est chargé par le Baalbeck Festival du Liban de mettre en musique *Five Senses for One Death*. Le poème musical est joué à Baalbeck sous le titre *Nepsis*, au Festival de Saintes et aux Bouffes du Nord à Paris, en 2005.

Etel Adnan a entre autres écrit pour le théâtre *Proximité et éloignement de la mémoire* (en français dans le texte), joué à La Panta Théâtre à Caen, en 2009 et *Crime of Honor*, publié aux éditions de l'Arche à Paris en 2011.

Auteur prolifique, on compte parmi ses dernières créations cinq œuvres écrites en 2015 : *Le Maître de l'Eclipse*, nouvelles traduites par Martin Richet aux Editions Manuela, *Prémonition*, traduit de l'anglais par Eric Giraud et Holly Dye, *Le Prix Que Nous ne Voulons Pas Payer pour l'Amour* et *Ecrire Dans Une Langue Etrangère*, tous deux traduits de l'anglais par Patrice Cotensin, et enfin *Mer et Brouillard*, traduit de l'américain par Marie Borel et Jérémy Robert, publié aux Editions de l'Attente.



44^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
2015

9 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com